

24 Octobre 1965

DERNIERE HEURE LYONNAISE
EDITION DU DAUPHINE LIBERE
LYON
DIMANCHE
24 OCTOBRE 1965

VARIÉTÉS DU DIMANCHE ♦ LYON ♦ VARIÉTÉS

Coup d'œil sur la IV^{ème} Biennale de Paris

Le monde des Arts participe aux lois capricieuses des mouvements périodiques. Soumis, à la fois, aux accélérations grisantes et aux ralentissements redoutables, il connaît des moments d'ampleur et de dépression; il subit, selon l'expression parlante, des « hauts » et des « bas ».

Est-ce à dire que la IV^{ème} Biennale de Paris, présentée, jusqu'au 3 novembre, au Musée d'Art Moderne, se situe actuellement sur une ligne descendante? De toute manière, en dépit de certaines attaques, justifiées ou perfides, ce rassemblement pléthorique n'est, à tout prendre, pas plus mauvais ni meilleur qu'un autre, surtout si on le compare, par exemple, au Salon d'Automne parisien, dont le vernissage, à eu lieu, ces jours derniers, au Grand Palais.

Sans doute ne découvre-t-on pas, cette année, à la Biennale, comme on le fit, en 1963, quelques courants novateurs. Cependant on déchiffre le témoignage vivant de jeunes artistes, attentifs à la genèse d'un nouveau monde, appelés à exprimer, même maladroitement, leurs espoirs et leurs craintes.

De toute manière, la réalité (avec un grand R) demeure en définitive, au centre des préoccupations expressives, expressions liées, en même temps, à la volonté d'échange, de participation, de dialogue, parfois trahie par un trop grand laisser-aller.

Le pop, le Lettrisme, l'expressionnisme cubiste, le dadaïsme,

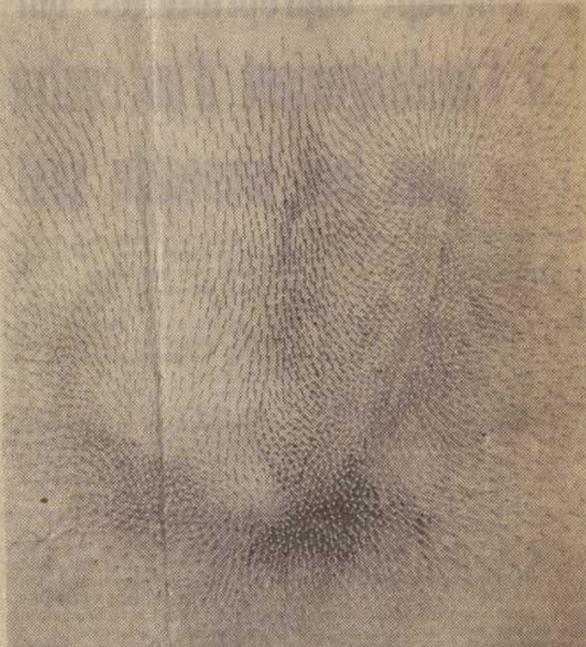
Op'art et combien d'autres ismes se trouvent là assemblés. Mais il semble que l'on assiste à l'essoufflement qui suit une grande période créatrice, que l'on retrouve l'éternelle résurgence du maniérisme, conséquence des fâcheux académismes.

Aussi, a-t-on de la peine à découvrir, sur les cimaises de cette Biennale des artistes comme Peter Blake, Hockney, Boshier, Allen Jones et Peter Philipps, hérauts il y a deux ans, du pop'art anglais.

Pourtant, cette année encore, la Grande Bretagne se fait remarquer avec les recherches optiques de Ridez, d'Hoyland et surtout d'Huxley, ce dernier appliqué à modifier, en se souvenant de Dada, les structures géométriques et denses d'une figure transformée au cours d'une métamorphose opérante en taches molles, soulignées par des tonalités agressives.

L'Allemagne présente, elle aussi, un très bel ensemble, caractérisé par l'alliance des vertus militantes du surréalisme et des certitudes constructivistes, opération réalisée dans les reliefs lumineux de Mack, les surfaces cloutées d'Uecker et les machines peintes, d'un caractère métaphysique de Klaphéc.

À la conquête de l'espace du jeu... et peut-être aussi des univers industriels et maritimes, les sculptures bleues et rouges, de l'Autrichien, Goeschl, s'élançant en ardoissant leurs arêtes en se bloquant les uns contre les autres, sans pour autant, renoncer à l'euphorie triomphante de la couleur.



UECKER : Bettina ; clous sur toile.

C'est aussi un sculpteur, Roulin, auquel revient l'honneur de singulariser la participation belge, Roulin dont les pièces, d'inspiration plus traditionnelle, évitent, malgré leur gigantisme, les redoutables excès des morceaux de bravoure.

Cette nécessité d'imposer, plus ou moins brutalement une présence,

d'accrocher impérieusement les yeux semble commune à trop d'artistes de cette IV^{ème} Biennale pour que l'on puisse s'étendre longuement sur toutes les tentatives provocantes, habituelles à ces genres d'exposition.

Nous nous arrêtons à la section japonaise, marqué par les sculptures d'Yuhana, immenses cubes, parallélépipèdes ou cylindres d'aluminium, d'une rigueur extrême, et par les peintures, très 1900, d'Harikare et de Kondo.

Signalons le Pakistanais, Geofrey, un des nombreux lauréats de cette Biennale, non sans accorder, une mention très spéciale aux envois tchécoslovaques. Ici, Vesely établit, presque religieusement, une espèce d'autel, encadré par deux candélabres, autel destiné peut-être à la célébration d'une liturgie inquiétante du monde moderne univers exprimé, avec encore plus d'acuité, par Diouhy dont les recherches expérimentales, teintées de surréalisme et de pop, utilisent l'ambiguïté de quelques grillages et des déchets de coquillages, d'épines et de vieux jouets, pour situer une solitude proche des accents de Kafka.

Insistons également sur la qualité des œuvres polonaises où brillent les peintures ardentes de Mozzyko et où s'imposent, en même temps, les sculptures de Slonimia. Parlons du choix heureux des Pays-Bas partagé entre les épigones de Cobra et ceux du constructivisme, où l'on distingue les tentatives de Struyckens, de Dekks et Koester. Parlons des étendards du Canadien Gorman, des évocations de l'Israélien, Efrat, alliance des rêves de Chagall et des ombres nocturnes d'Odilon Redon; signalons la révolte du Yougoslave Velickovic, auteur de larges fresques rubéniennes, dédiées aux catastrophes interplanétaires; citons les collages du grec Pavlos et les sculptures de son compatriote Théodoros, évoquons les étranges objets, construits avec des espèces de sacs, bourrés de son réalisés par le Brésilien Dias et terminons cette énumération, hélas monotone, en réservant quelques lignes à un des envois les plus originaux de cette Biennale, à savoir celui du Suédois Bjork.

Ici, le tableau a vaincu ses complexes de frontalité et de profondeur. Libéré du mur, sur trois dimensions, comme une sculpture ou plutôt comme un objet, il narre, en polyester, coloré des tons violents des expressionnistes de la « Brücke », les sentiments et les visions du poète. A cet instant les oiseaux du rêve s'enroulent aux fenêtres des maisons, elles aussi arrachées aux architectures coutumières, tandis que les vagues, reproduites en relief et posées sur un trépied engluissent dans leurs entrailles de plastique, le bateau-jouet, chargé de tous les songes avortés.

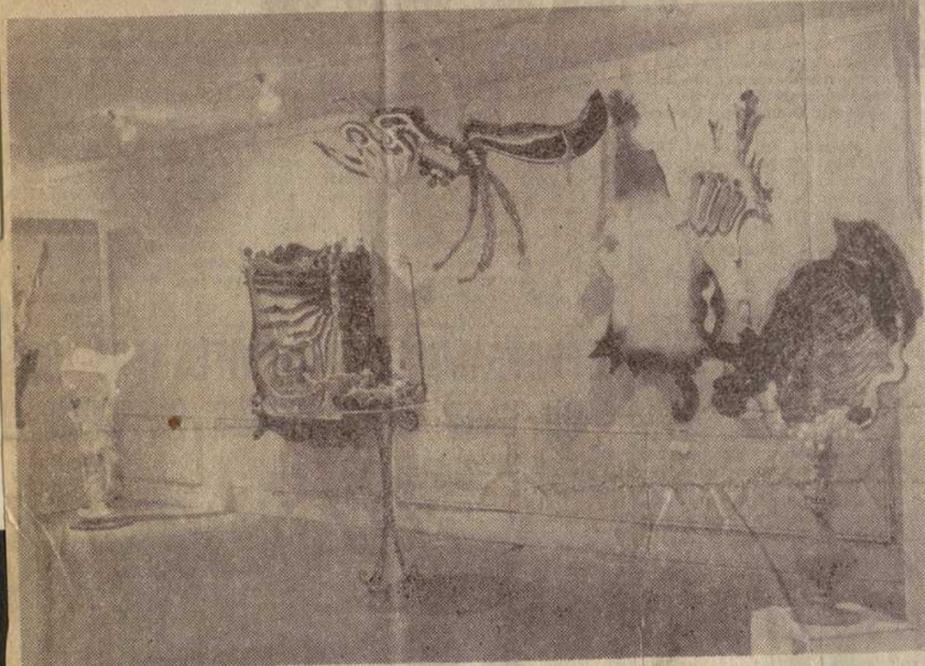
Mais on ne saurait passer sous silence la copieuse représentation française où se heurtent les différentes tendances en présence, tendances où s'affirment la valeur de nos artistes régionaux.

Non seulement nos artistes comme Max Schoendorff, Durand, Batail, Moskovtchenko, s'illustrent; mais avec les artistes azuréens et alsaciens Fahri, Gerardin et Burgoft, ils précisent la qualité et la vitalité des recherches entreprises loin des influences de la Capitale. Aussi, songe-t-on, la rage au cœur, à l'injustice, commise par les organisateurs de la Biennale, à l'égard de Jim Léon dont on a écarté les œuvres sous prétexte qu'elles pourraient être jugées inconvenantes et immorales...

On se console en partageant les délires lettristes d'Alain de Latour et de Sabatier, en admirant les travaux op'arts de Geneviève Claisse et de Demarco, présentés à notre Salon d'Automne et en retrouvant les labyrinthes de notre compatriote Gérard Magnat et les recherches pop's de Deluc, Stampfli, Le Gac et Gill dédiées aux forces de notre univers urbain, sans omettre les nuages de Perret, la toile satirique de Ramon, etc., etc.

Parmi les travaux d'équipe où l'on suit les études consacrées à l'Action sur un bidonville, à l'« Espace-mêlé » etc., etc., on se dirige électivement vers le couloir aménagé en jardin, par l'équipe de « Poulet 20 N.F. », associée aux projections de Kikos et aux « décorations » de Deschamps, rare lieu de cette Biennale, où, grâce à ces deux artistes, ainsi qu'à Smerck, Sanejouand et Jacquet, on sent passer un Souffle autre. Soudain on découvre la possibilité de s'évader de la « peinture » en prenant à son compte, toutes les réalités de notre civilisation technicienne afin d'en faire des moyens de poésie et de liberté.

RENE DEROUILLÉ. X



Bjork : Vue d'ensemble de ses travaux.



ROBERT DURAND : Il n'y a rien d'autre